

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 16

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouve

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PIÉTON, GARE-TOI !

LA nuit est venue, sombre comme l'antré de Pluton. La lune, qui devait montrer sa face joviale, ne peut percer l'épais matelas des nuages serrés, tassés, hésitant à nous gratifier de pluie ou de neige. Le calme des airs n'est qu'un prélude, annonçant une perturbation prochaine, à moins que les baromètres et les météorologistes ne se trompent.

Le piéton, qui va regagner son domicile, s'arrête un instant sur le seuil ami qu'il quitte, hume l'odeur humide de terre et de feuilles à demi pourries, qui monte du jardin et du verger, les vagues senteurs de poisson que lui envoie le lac qui clapote à deux pas. Il sonde l'obscurité dans laquelle il va se plonger. Il relève le col de sa pélerine, hésite et finalement renonce à allumer sa pipe, parce qu'il ne pourra pas la savourer en toute tranquillité. Il faudra toute son attention pour ne pas se faire écrabouiller par les bolides à deux et à quatre roues.

Il gagne la grande route où la circulation est intense à ce moment, entre six et sept heures. Pas de trottoir réservé aux rares partisans de la marche, cet exercice hygiénique à la portée de tous et que beaucoup ont honte de pratiquer comme tel. Il y serait en sécurité... relative, y aurait ses aises ; à soixante ans bien sonnés, on manque un peu, n'est-ce pas, de souplesse à se plier aux exigences multiples du code moderne de la circulation. Et puis, il y a des chauffeurs, disons des chauffards, si maladroits et en même temps si imbus de leurs prérogatives, qu'il faut avoir soin de leur laisser large place nette.

Il n'est pas souvent sur les grandes artères ; les sentiers du vignoble, les charrières, les ruelles du village, le connaît mieux, l'ayant vu aller et revenir, la hotte ou la brante au dos, pendant plus de quarante ans. Il ne s'engage sur les routes goudronnées qu'à son corps défendant : les belles chaussées ne lui disent rien qui vaille ; plus elles sont engageantes, moins il s'y aventure : elles ne sont du reste, pas pour ses semelles de vigneron ; il doit se contenter de l'accotement, quand il y en a un. Il n'y en a point sur cette route ; il ne peut se réfugier sur le terrain en bordure ni à droite ni à gauche, des murs courent tout le long, vous donnant l'impression d'être en cage. Il les frôle, s'y heurtant de temps à autre, le pied mal assuré sur une pente déclinée, se tordant sur le bord du macadam ou glissant dans le caniveau.

Risque-t-il quelques pas sur la chaussée pour se reposer d'une marche cahotée et jouir d'un équilibre moins instable, vite il est chassé par une trompe malsonnante autant qu'impérative, qui a l'air de beugler : range-toi, bipède ; rase les murs et fais-toi le plus petit possible, sinon, je passe outre ! Les chenilles comme toi ont-elles le front de me disputer la place !

Il obtempère à l'injonction en maugréant : allez, allez seulement ! Au bord du fossé, la culbute !

Les alternatives de lumière et de nuit, qui se succèdent en se précipitant, rendent sa vue plus incertaine et ne facilitent pas sa marche. Il a le temps, du reste : 1,5 km. à franchir et le souter qui l'attend ne sont pas de nature à lui donner de l'impatience. La route n'est pas large et, à chaque croisement de véhicules à sa hauteur, il s'arrête, se colle contre le mur, semblable au soldat

qui se redresse et prend la position du garde-à-vous au passage d'un supérieur.

Un son puissant retentit derrière lui, souligné par un roulement sourd qui fait trembler le sol : c'est un camion lourdement chargé, dont l'allure modérée, majestueuse, le rassure. Mais voici qu'à l'arrière aboie rageusement une camionnette qui veut dépasser le mastodonte. Les leurs sautent brusquement, se croisent, allongent démesurément sa silhouette falotte, puis la jettent de côté comme pour le plaquer lui-même en marge de la route. Son pied butte contre un tas de menu gravier sur lequel il tombe à genoux, et il s'érafle les mains au mur en voulant s'y retenir. Un juron lui échappe en se relevant, au moment où le camion l'effleure de l'angle aigu de son pont.

Le roulement ininterrompu des véhicules, les pétarades des motocyclettes, les éclairs qui trouent les ténèbres, lui donnent le vertige. Le vin qu'il a bu ne peut embrumer son cerveau, ni lui enlever la précision de ses mouvements : trois verres de nouveau chez un ami, affaire de savourer la fine goutte qu'il promet, qu'il est déjà, et de se rendre compte des progrès de la vinification ; trois verres de cave, trois grands dés, juste pour faire passer une onde de chaleur dans ses veines, un rayon de soleil dans son cœur et de la souplesse dans ses membres ; un hommage au dieu de la vigne, une communion laïque avec une pensée de reconnaissance à Celui qui a dispensé libéralement le soleil aux lourdes grappes blondes.

Il avance cependant, mais le danger qui l'effleure à chaque pas lui fait trouver la route longue ! Ah ! si la lune trouvait les nues au lieu de ne transparaître par intermittences que sous la forme d'un halo sans pouvoir éclairant, la marche serait plus aisée, la prudence moins tâtonnante !

Passé encore si on se contentait d'une vitesse modérée, d'une honnête vitesse, quand on ne voit pas plus loin que le bout de son nez ! Mais non ; on passe en bolide, en trombe qui vous aspire au passage.

Voici une auto qui surgit à un contour ; ses phares lancent deux faisceaux de lumière intense qui aveuglent notre piéton ; il lui est impossible d'en soutenir l'éclat et doit détourner la tête ou regarder à ses pieds. Il relève la paupière au moment où les phares n'éteignent leur fulguration que pour la mieux lancer à nouveau ; et ce sont des successions d'éclairs qui lui affolent la vue et l'obligent à s'arrêter pour laisser passer la trombe fulgurante. Les ténèbres sont ensuite d'autant plus épaisses que la clarté a été plus intense et plus fugace. Et cinq, dix fois le supplice se renouvelle, aggravé parfois par les jets lumineux qui se combattent, se défient, se croisent comme des épées flamboyantes.

Enfin, il arrive à bon port, sans grand dommage, mais aussi éprouvé qu'après une journée de « minage » ; il essue son front moite d'un revers de manche et pousse un ouf ! de satisfaction en regardant l'arène qu'il vient de quitter et où le double flot continue son roulement vertigineux.

A. Gaillard.

Prévoyance. — Mme Moule vient d'avoir un fils et veut lui donner les prénoms de Paul-Louis.

Opposition de M. Moule, qui excelle à tirer des choses les conséquences les plus imprévues.

— Tu ne songes pas, chère amie, que plus tard, si l'on marque son linge aux initiales de Paul-Louis Moule, il aura l'air de l'avoir dérobé à la Compagnie P.-L.-M.



PAS ETERTI MA EPOUARI.

Tsaté de Trinquiballa, sti sat de mâ 1930.

Monsu lo Conte,

Vo z'âi, pardine, on toupet de la metsance po no mourgâ dinse onco on iadzo.

Vo z'âi de, l'aut'hi, su voutron poison de papâi, que l'étâi lo diâbllo que l'avâi einventâ lè tenomobiles, lè locipèdes, lè trames et mimameint lè réoplans, po reimplliâ son einfâi avoué lè z'èpeclliâ et lè z'èpeclliâ.

L'est onna vretâllia meinterî que vo z'âi fa-brequâie tot espèrs po no fère vergogne.

Aidan, vu vo dere la vretâ onco on coup : No, lè tenomobilisse, locipèdisse, réoplansisse, féminisse de pertot et de plliein, no z'âi ti lè z'ans on mitingue. Vo séde bin sù pas quinna bête l'est on mitingue. L'est on pucheint cotterd d'hommo, âo bin de fenne, âo bin ti lè (dô), que sant rassimblliâ po distiutâ lè z'affères, po arreindzî stausse que vant pas mau, et po déreindzî lè z'autre.

Dein noutron derrâi mitingue, no z'âi devesâ dâi piotons. L'è dâi (dzeins) à la vilhie moûda, quemet voutra tanta (Djanette) à Tsamo dé Picon. Mâ, no sein lo progrès, la novalla moûda. No faut min dé baragne, min d'eincâobllie. Lè tserrâie, lo sélâo, l'iguie, no volleint tot cambâ à pî-djeints, tant quâo fin coutset dâo Malaya que l'est dan plliantâ rido per amont dein lè niolles.

Quand no sein su lè tserrâie, gâ de devant. Lè pioton l'est quemet 'na pudze su on popotame ! Se ne voliant pas se verî, ma fâi, gâ !

Mâ, tot parâi, no z'ein dâi brave dzein. Noutron refredon l'est : « Pas éterti, mâ epouâiri ! »

Vaïque porquie no z'âi demândâ à la vela de Lozena de betâ sù l'estrade lo colonet dâi piotons et de marquâ lè barre bliantse sù la plliace.

Lo diâbllo n'a rein zu à coumandâ per iquie. La plliace l'est devegne tot bounameint l'écoullâ dâi piotons po l'âo z'apprendre à martsî bin adràî su on tsemin d'on pî, ein guegneint de cé de lé, po l'âi lè grantâ tserrâie à clli que lè dobedzî de martsî sù dâi ruve.

L'è su que tsacon n'è pas prâo suti po ître pioton, tot parâi ! La grantâ tserrâie, l'est pas défecilo d'allâ dessus. Mâ, la barra bliantse, allâ vère ! Faut ître dégremlhî, dzouvenou, grachâo. Faut pas avâi lè ge dein sa catsette !

On deveiràî remachâ lè tenomobilisse et ti les z'âotre îsse po lo z'avâi baillî onna boûna écoulla dinse. Sant, pardine, binhirâo d'avâi min dé couson po savâi quemeint et io deveissant martsî.

Lè plliè imbêtâ, l'est no ! Faut adî peinsâ à baillî à bâire âo moteu, à verî la signâole, avoué lè man, avoué lè pî, à breinna lo bré, à tsandzi lo peneu epeclliâ, à oure lè dzeins que no djurant aprî. L'est on crouïo mêtî, tot cein.

Et po finî, no faut onco payî po einbardoffliâ la plliace et remarquâ lè tserrâie dâi piotons ti lè déqando le vâprâ. Prâo sù que la vela vâo onco no z'impousâ po atsetâ onna casaqua nôva âo

colonet dâi piotons. Lo pouërro sarâi binstout dépatolhiù ein dzevateint tot lo dzo su l'estrade.

Oï ! l'est dinse ! Aprî tot cein, no sein mourgå lè papâi !

Mâ, tot cein vâo tsandzî quand lè fenne sarant âo Conset fédérât ! Gà de veant !

Avoué tot mon respect.

Zénobie de Trinquiballa.

DÉMÉNAGEMENT HISTORIQUE

Na parfois de durs moments dans la vie : hardi ! tous les meubles, sens dessus dessous, sens devant derrière, et pousse... et soulève... et baisse ! Ne cogne pas le coin de l'escalier ! Attention !... Qu'est-ce qui a craqué?... Oh ! mince, alors !

Cela se passe de temps à autre chez vous, n'est-il pas vrai ? Mais ce n'est pas grand-chose. Il est des cas plus importants. Ecoutez plutôt ma petite histoire.

Il y a, dans plusieurs pays, des maisons où l'on entre malgré soi, après un aimable entretien avec Messieurs les juges, et pour fournir un travail obligatoire que certains éclectiques n'apprécient pas. C'est bien vilain de leur part. La résiliation du bail est unilatérale, et le locataire ne peut quitter son domicile que sur ordre signé. Par contre, il ne paye pas à l'Etat l'impôt sur le loyer.

Or, il est arrivé récemment, dans un lieu de ce monde, qu'une de ces maisons — pour lesquelles je ne fais pas de réclame — a changé de contrée : histoire d'avoir une autre vue et plus d'air de marais. Et il a bien fallu que la Direction s'en aille aussi, abandonnant sa cheminée où tant de pipes mêlèrent leur fumée à celle du fayard.

Certains messieurs, qui avaient de grosses obligations envers la maison, furent convoqués d'office à venir déménager la direction ; sous le regard paternel d'un chien féroce, ils se mirent au travail.

Madame la directrice surveillait les opérations. Maladroite, un des vieux habitués de la maison, — un cheval de retour — déménageait la salle de la cheminée, laissa tomber une porcelaine qui se brisa.

Madame accourt au bruit :

— Malheureux !... une si belle pièce !... un souvenir de famille !... en mille briques !... par votre faute ! Vous faites un bel... oh ! oui.

Et l'autre de répondre, heureux de n'être pas une vulgaire servante :

— Madame peut m'en raconter tant qu'elle voudra... elle ne peut toujours pas me flanquer mon congé.

Heureusement que toute cette histoire a pu se passer en allemand. Sinon, il se trouverait des langues pour dire que c'est de chez nous.

Ave.

LE LIÈVRE DE M. PERDONNET.

Récit de chasse.

FICHU lièvre !

Il est d'une humeur infiniment plus massacrante que son Lefaucheu, M. Jérôme Perdonnet, le nemrod débutant de Chézieux-les-Bars. Vous excuserez la colère de cet infortuné disciple de saint Hubert, quand vous saurez tout.

Un héritage, qu'il a fait récemment, lui a procuré des loisirs. Il a, malgré ses cinquante-trois ans, bon œil et meilleure jambe. Acheter un chien dressé selon toutes les règles de l'art, se munir d'une patente de chasse, courir sus au gibier des environs, voilà, ce semble, un beau programme pour un capitaliste improvisé. Et si Jérôme Perdonnet ne rentrait pas trop souvent bredouille, s'il pouvait se vanter de tuer autre chose que le temps, nous aurions plaisir à le féliciter du même coup de ses bonnes rentes toutes fraîches et de ses goûts cynégétiques tout neufs.

Mais il prendrait nos compliments en fort mauvaise part. Après un mois de courses à travers monts et plaines, après des fusillades nourries dont l'ennemi sortait infailliblement sain et sauf, — Perdonnet n'avait encore blessé que son chien Azor et un garde-chasse — après de si humiliants retours au village et tant de ruses

d'apache imaginées pour dissimuler les flancs aplatis de la gibecière vierge, après avoir essayé les railleries déplacées des compagnons avec lesquels il avait brûlé sa première poudre, il s'était décidé à opérer seul. Seul avec Azor, bien entendu. Vain changement de tactique !

En effet, le 2 novembre, à la nuit tombante, il gagnait la maison, plus dépité et aussi peu chargé que jamais. Courbant son long dos de chat maigre, la tête basse, son fusil à la main en guise de canne, comme s'il revenait de quelque promenade, il évitait discrètement les passants, frôlait les palissades et les murs des jardins. Il avait la langue prompte, et plus meurtrière que le plomb de ses cartouches ; aussi personne ne s'avisait-il de l'arrêter en chemin et de malicieusement l'interroger. Il n'en avait pas moins le sentiment très net que chacun riait sous cape en le rencontrant.

— Fichu lièvre !

Sa vieille domestique le débarrassa, dès l'arrivée, d'un formidable appareil de Tartarin en chasse. Elle se garda bien de le questionner, par exemple, et se contenta de lui demander ce renseignement innocent :

— Monsieur repart demain ?

— Certes !

— Ah !

— « Ah !... ah !... » Je ne suis pas libre ?

— Si Monsieur se fâche...

— Non, non... Fichu lièvre !

— Monsieur a vu un lièvre, aujourd'hui ? Ah ! Monsieur...

— Est-ce que tu te moquerais par hasard de ton maître, Joséphine ?... J'en ai vu un, oui ; ou plutôt, j'en ai revu. Voici trois jours que nous le guettons, moi et Azor. Nous finirons bien par en avoir raison de cette satanée petite bête. Azor se piquera au jeu, comme moi. Et demain...

— Je vous souhaite...

— Pas de vœux, Joséphine, ça porte malheur. Là, il fallait encore ce guignon pour tout compromettre. Je te l'ai dit cent fois : surtout pas de vœux ! Et tu recommences chaque matin, chaque soir. Ce n'est pas étonnant que je n'aie pas plus de succès.

— Je croyais...

— Tais-toi !

Hochant la tête et poussant de gros soupirs, Joséphine s'en alla préparer le souper de Monsieur. Du civet. M. Perdonnet se coucha sans manger.

— Du civet, du civet !... Je te défends de me servir ce mets-là. Oh ! je devine ton manège...

— Monsieur, qui aime tant le lièvre, n'en avait pas eu depuis longtemps. J'ai pensé...

— Tu es une sottise, Joséphine.

Le lendemain, à l'aube, le fidèle Azor marchant prudemment à côté de son maître, l'œil inquiet fixé sur le canon du fusil qui lui avait mis du plomb à la patte, Jérôme Perdonnet escadait, à vigoureuses enjambées, la colline boisée qui domine Chézieux-les-Bars ; la montée était raide, une pente gazonneuse ici, mousseuse là, où le pied glissait désagréablement. Il devait être encore plus facile de la gravir que de la descendre.

Tout en bas, près du ruisseau qui, grossi par les dernières pluies, serpentait à travers champs, un paysan récoltait ses choux ; il avait déposé sa hotte vide à quelques mètres de l'eau.

— En chasse ? dit-il à M. Perdonnet, en le saluant.

— En chasse, père Benoît.

— Alors, bonne chance !

Perdonnet lança au père Benoît un regard féroce. Et, d'une voix furieuse, il rugit :

— Merci !

Puis, sifflant Azor, qui vagabondait le long du ruisseau, il se dirigea tout droit vers le sommet de la colline. Il n'avait pas marché pendant cinq minutes, que le merveilleux instinct de ce brave Azor lui révélait la présence de l'adversaire ; le chien de Perdonnet se jeta follement dans la forêt.

— Il me ramènera la bête.

Perdonnet ne bougea plus, prêt à tirer au moment propice. Il attendit une heure, deux heures. Il eut beau corner, tendre l'oreille, ouvrir l'œil ;

Azor ne revenait pas. L'impatience le gagnait, le dépit le rongait. Décidément, le diable s'en mêlait. Ce lièvre était ensorcelé. L'apercevoir, trois jours de suite, le fusiller avec acharnement, une fois même à bout portant, — et Jérôme Perdonnet était président de la Société de tir de Chézieux-les-Bars — tomber dessus, le quatrième jour, presque à la sortie du village, et sentir que l'animal va vous échapper ! C'en était trop. Il avait de quoi décharger son arme sur les moineaux qui piaillaient à droite et à gauche, sur les corbeaux qui passaient dans le ciel avec un croassement ironique, montrer le poing à l'horizon, déchirer sa patente en mille morceaux et la renvoyer au préfet du district. Et Azor, Azor lui-même, qui se laissait berner par cette espèce de lapin sauvage ! Au lieu de le bien gueuler d'une mâchoire solide, il se ferait mettre sur les dents et perdrait la piste...

Soudain, à cinquante pas au-dessous de lui, Jérôme Perdonnet entendit l'aboïement haletant et triomphal d'Azor. Le lièvre, le lièvre fantastique — c'était bien le même ! — fuyait devant le chien, mais si harrassé, à sauts si courts et si lents, que sa défaite était certaine. Quelques instants, Azor sauvait l'honneur ! Une inspiration subite de Perdonnet gâta tout : Azor avait préparé la victoire, il ne vaincrait pas seul. Perdonnet épaula.

Le lièvre, qui paraissait avoir eu son inspiration aussi, et qui jugeait vraisemblablement le chasseur moins dangereux que le chien, changea tout à coup de direction et fonça sur Perdonnet. Celui-ci, très ému, mais ferme comme un roc, le doigt à la détente, ne broncha pas. A la distance de douze mètres, pan ! pan !...

Aussitôt, la victime de Perdonnet fit trois ou quatre tours sur elle-même et dégringola vers le ruisseau, tandis qu'Azor, avant vu le fusil de son maître braqué de son côté, s'éloignait à toute vitesse, la queue entre les jambes, indifférent au résultat de la campagne.

— Azor ! Azor !...

Azor, démoralisé, détalait sans plus se soucier de son devoir de chien.

— Azor ! Azor !...

Mais le lièvre s'obstinait à rouler, plutôt qu'à courir, en bas la pente qui s'arrêta au ruisseau. Il était blessé, évidemment, peut-être à mort. Toujours est-il qu'il ne se rendait pas, que, péniblement, il se traînait vers le champ où le paysan continuait à récolter ses choux. Était-ce l'attrait du savoureux légume adoré des bêtes de son poil, était-ce la proximité de l'eau qui l'attirait ? Il ne déviait point de sa route, et, par un suprême effort, cherchait à prolonger son agonie.

Très perplexe, Perdonnet s'était d'abord égoïllé à rappeler Azor. En attendant, l'autre gagnait du terrain, et, une fois près du ruisseau, adieu l'ami !

— Eh bien ! non, quand je m'y romprais les os...

Perdonnet prit son fusil par le canon, pour achever la bête à coups de crosse, et se précipita en avant. Entraîné de tout le poids de son corps sur la pente rapide, gesticulant comme un forcené pour conserver l'équilibre, se raccrochant parfois à un arbuste pour ne pas choir, les yeux démesurément ouverts fixés sur le lièvre qui filait et marquait son passage de larges gouttes de sang, le chasseur se demandait avec angoisse si sa proie ne réussirait pas encore à lui échapper.

Le paysan, intrigué par l'apparition étrange de ce moulin à vent qui descendait la colline, releva la tête, s'avança jusqu'au bord du champ.

— Hé ! monsieur Perdonnet...

— Le lièvre !

— Hein ?

— Le lièvre !... Là...

— Et après ?

— Arrêtez-le !

— Si je pouvais... Parbleu...

Une idée lumineuse lui est venue. La pauvre bête arrivait sur lui, n'ayant plus la force ni le courage de prendre un autre chemin. Comme le lièvre se rapprochait du ruisseau et allait s'y jeter, le père Benoît couvrit l'animal de sa hotte et s'assit placement dessus, la pipe à la bouche ;